

Zeitschrift: Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles
Herausgeber: Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Band: 4 (1869)
Heft: 1

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 25.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Rameau de Sapin.

IV^{me} Année. Neuchâtel, 1 Janvier 1869. N^o 1.

Le journal paraît une fois par mois. — On s'abonne au prix de fr. 2, par an chez Mr. Henri Furrer, lithographe à Neuchâtel, expéditeur du Journal.

A nos Lecteurs.

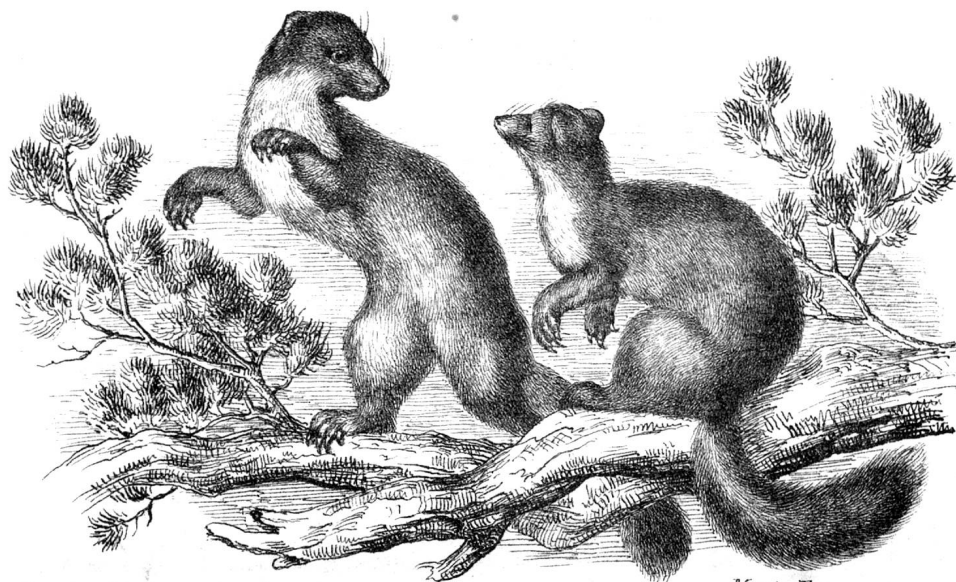
Dans un pays même très éclairé, quiconque songerait à réunir en un faisceau les jeunes gens et les hommes faits, d'associer leurs efforts, de grouper leurs travaux dans un but de progrès purement scientifique, ne serait pas sûr de réussir: Si ce rêve s'est réalisé chez nous par le moyen du Club jurassien, c'est que le patriotisme, l'amour passionné du sol natal ont uni les cœurs et inspiré les intelligences. Jamais société aussi hétérogène n'aurait pu réussir sur une base moins élevée et moins pure; elle aurait croulé sous son propre poids en creusant un abîme entre les membres que la division aurait dispersés. — On ne peut aimer son pays sans éprouver le besoin de le connaître; nos montagnes, nos vallées, les rives de nos lacs, les ravins creusés dans les gorges profondes renferment des secrets que l'on est pressé de découvrir, des retraites cachées que l'on veut explorer. Les rochers livrent leurs minéraux et leurs fossiles; les prairies, les bois, les marais, leurs plantes et leurs fleurs; on fait la chasse aux insectes, on apprend à distinguer les oiseaux par leur chant, on épie les moeurs des hôtes des forêts, des habitants des rivières, des étangs et des lacs. On s'informe des causes de l'appauvrissement du sol, du déboisement des montagnes, des ravages des eaux, on cherche à remédier au mal, on s'enquiert des saines théories, des meilleures pratiques, on sent la nécessité de remplacer les préjugés aveugles par les prescriptions de la science et de se laisser guider par la raison plutôt que par de vieilles habitudes et par la routine. Et puis, on échange des communications amicales de canton à canton; les jeunes montagnards envoient à leurs frères de la plaine et des vallées, leurs observations, leurs collections les plus intéressantes; ils reçoivent en retour le résumé des travaux de leurs collègues; ils apprennent ainsi à s'apprécier, à s'estimer, à s'entraider et se préparent à vivre ensemble en paix comme des citoyens d'un pays libre. A cette école de la nature, où la sagesse divine se révèle à chaque pas, se forme une génération instruite, active, énergique, habituée à réfléchir et à observer, ouverte à tous les perfectionnements et prête à marcher avec courage vers l'avenir.

Si le but que se sont proposé les fondateurs du Club jurassien n'est pas encore réalisé selon leurs desirs, il n'en reste pas moins un noble but, digne d'être pris en sérieuse considération par tous les hommes soucieux de la destinée de notre patrie. Ce n'est pas en abandonnant les jeunes gens à eux-mêmes et en se lamentant sur leurs écarts, qu'on peut leur être utile; nous croyons que les âges ne doivent pas être parqués en camps isolés et que tous les degrés de la vie lient l'un à l'autre formant en somme une unité harmonique et nécessaire. Que les hommes instruits ne craignent donc pas de nous prêter leur concours; que les instituteurs ne nous abandonnent pas, s'imaginant à tort que leur mission

est limitée à la salle d'école, que les parents nous donnent leur sympathie, car nous travaillons pour le bien de leurs enfants, que les jeunes gens se gardent de délaisser les récréations de l'intelligence, pour des préoccupations purement matérielles, enfin que les abonnés du *Revue de Sapin*, n'oublient pas son rôle dans l'œuvre que nous avons entreprise et lui conservent leur bienveillant intérêt.

Tels sont les vœux que nous formons en commençant une nouvelle année.

La Rédaction.



Mustela martes. L. La Marte commune.

*Marie Favre, autogr.
d'après Brehm.*

Histoire d'une peau de marte.

L'aube sur la feuillée avait semé ses perles
Et je courais les bois à la piste des merles,
Écolier en vacance; et l'air frais du matin
L'espoir de rapporter un glorieux butin,
Le bonheur d'être loin des livres et des thèmes,
Enivraient mes quinze ans tout enivrés d'eux-mêmes.
Tel j'allais par les bois

Ces vers charmants de Brixieux me rappellent une partie de chasse qui m'a laissé des souvenirs humiliants. — Je m'en allais aussi un matin de septembre, avant le lever du soleil, à travers les bois qui descendent de la montagne de Boudry dans les gorges de l'Arense. Chasseur novice, comme on l'est à seize ans, je portais un grand fusil à un seul canon, qui avait fait de beaux coups dans les mains de mon père, et avec lequel je comptais accomplir des merveilles. A cet âge l'espérance n'a pas de limites. Rencontrer un daim, que dis-je ! un ours, lui envoyer dans la cervelle mon petit plomb de grive, l'étendre raide mort sur la mousse, c'était une bagatelle qui ne souffrait aucune difficulté. — Les bois s'éveillaient aux clartés de l'aube; quelques gazouillements d'oiseaux sortaient des taillis; sur la cime des sapins la grive draine faisait entendre son cri semblable au grincement d'une crécelle; sur les hêtres roncoulaient les ramiers, et les gravis tapageurs se querellaient bruyamment dans les grands chènes.

On m'avait indiqué, au milieu d'une clairière, une source qui passait pour le rendez-vous de tous les animaux sauvages de cette région. Je m'avançais avec précaution, osant à peine respirer

écarquillant les yeux pour voir le gibier que la fortune destinait à mes coups. J'entrai dans la clairière
 couverte d'herbe entourée de grands sapins; parmi les fougères, les populages, et les joncs j'aperçus la
 mare dont l'eau sombre avait quelques reflets bleus. Au même instant les herbes humides de rosée
 s'agitèrent vivement, et un animal inconnu s'élança des bords de la mare à travers la clairière. La
 course était rapide, mais rappelait celle du chat par ses ondulations répétées et par les mouvements
 de la queue. — Je m'attendais à tout et pourtant ma surprise fut telle que j'oubliai mon fusil et
 mes prétentions de chasseur. Il va sans dire que je ne tirai pas. Tout ce que je sus faire, en vrai garni,
 que j'étais, fut de jouer des jambes à la poursuite de la bête. Celle-ci ne voulant pas prendre chasse, grimpa
 sur un sapin, dont le tronc blanc et lisse ne laissait pas de lui offrir de sérieuses difficultés, car
 l'ascension ne s'accomplissait que par saccades et avec une certaine lenteur. Arrivé aux premières
 branches, à trente ou quarante pieds de hauteur, l'animal s'arrêta et se tapit à l'enfourchure, en
 grognant et en me regardant d'un air menaçant. — Arrivé au pied de l'arbre, j'épaulai mon
 fusil et fis feu sans sourciller. L'écho de l'explosion retentissait le long des gorges de l'Arceuse,
 et j'étais encore entouré d'un nuage de fumée, lorsqu'une masse noire tomba lourdement sur
 le sol, et je me vis soudain attaqué par la bête qui s'élança contre moi avec furie. Je parai ses
 assauts de mon mieux et fis si bien que je réussis à la renverser sur le dos et à l'achever en lui
 appuyant sur la gorge la crosse de mon fusil. — Je pus alors juger de l'étendue de ma victoire, et
 constater que je venais de tuer un animal inconnu. Beaucoup plus grand, surtout plus long qu'un
 écureuil, il avait les dents d'un carnassier, les pattes assez courtes, une longue queue, le pelage
 brunâtre, mais ce qui me frappa particulièrement, c'est une tache jaune pâle, sous la gorge, qui
 me parut être un signe caractéristique. — Que faire de
 cette proie? Je n'avais point
 de canif, et mes poches ab-
 ses grandes pour contenir les
 écureuils et les grives, étaient
 trop petites pour mon gibier.
 Je fus réduit à l'envelopper
 de mon mouchoir que je
 suspendis à mes épaules à
 l'aide de la bretelle de mon
 fusil. C'est dans cet équipage
 que je continuai ma chasse,
 l'imagination exaltée par
 mon succès et m'attendant
 à voir sortir des buissons tous
 les animaux que Noé enferma
 jadis dans l'Arche. Un bruit
 de feuilles froissées dans un
 taillis m'arrêta soudain; ce
 devait être un lièvre, un che-
 vreuil. . . . je vis remuer quel-
 que chose et sans réfléchir
 davantage, je visai et serrai
 la détente de mon arme.
 J'entendis le choc sourd du
 chien sur la cheminée et ce
 fut tout. Dans ma précipi-



Marie Favre, autog.
 animaux illustrés de Bréhin.

tation j'avais oublié de mettre la capsule. Bien m'en prit, car je vis sortir des broussailles deux chiens courants, puis un chasseur qui, me toisant de la tête aux pieds, me dit d'une voix rude

— "C'est toi qui te mêles de tirer sur mes chiens ?" — Je croyais que c'était — "Quand on ne sait pas se servir de ses yeux et de ses oreilles, on ne doit pas courir les bois avec un fusil." — J'aurais été bien affligé : — "Comment donc ! tirer mes briquets ! des chiens que j'aime comme mes yeux, des chiens de race, qui n'ont pas leurs pareils dans tout le pays. Ici, trompette, ici caro, venez mes amis admirez ce chasseur qui vous fusille comme des bêtes puantes."

— C'est une fâcheuse méprise, mon intention n'était pas de leur faire du mal.

— "Et si le coup n'eût pas raté ? Enfin n'en parlons plus, viens me montrer ce que tu portes dans ton mouchoir. C'est toi qui a tiré il y a un moment."

— Oui, j'ai abattu cet animal qui était sur un arbre.

— "Peste ! une marte ! il paraît que ta grenaille lui a chatouillé l'épiderme de la belle façon. Si mes chiens en avaient reçu le quart tu n'en serais pas quitte pour cinq cents francs."

— Oh ! cinq cents francs, la valeur d'une belle vache !

— On peut trouver des vaches partout, mais des chiens dressés comme ceux-là ; ..ici, trompette, ici, caro, tu marcheras longtemps avant de les rencontrer. Là dessus il tourna sur les talons et disparut dans la forêt.

Je rentrai au logis, l'oreille basse. Les voisins accoururent pour admirer mon butin ; ils me montrèrent la tête en enchérissant sur la valeur et la rareté de l'animal. Sa place était pour le moins, au musée de Neuchâtel.

Chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il désire

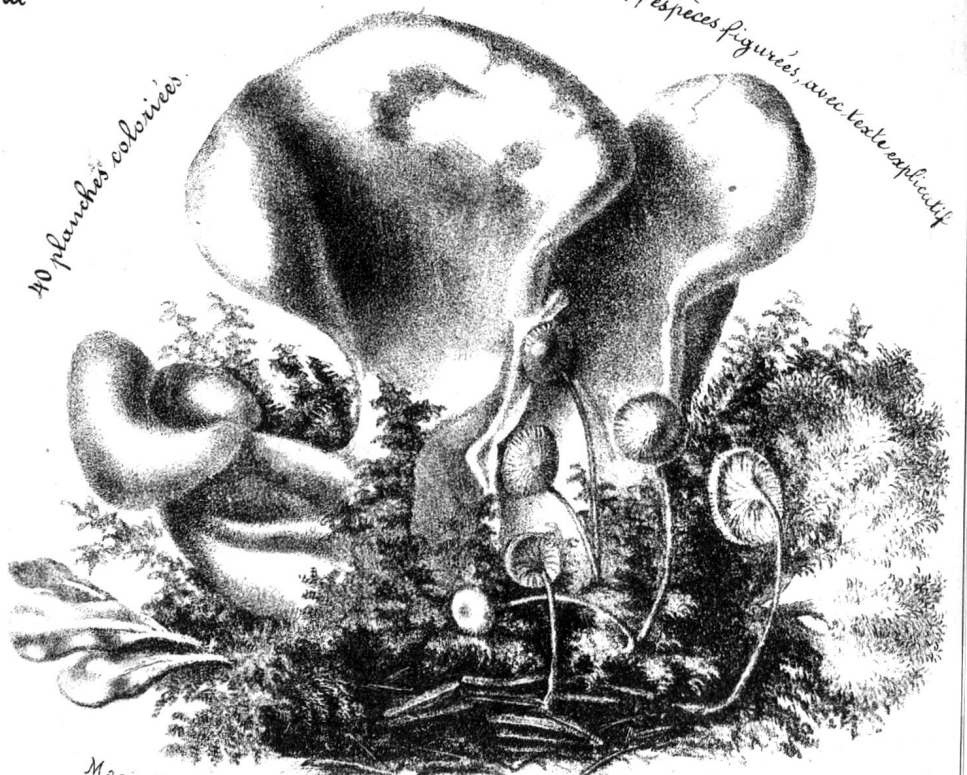
Je me laissai convaincre et me mis en route pour consulter un empaillleur.

— "Tu as fait une fière sottise, me dit-il ; on tire ces vermines en hiver ; maintenant la peau ne vaut rien." — J'étais indigné, il avait appelé ma marte une vermine. Je partis pour Neuchâtel et la présentai à un pelletier.

— Deux mois plus tard vous en auriez retiré deux écus-neufs (fr. 2), maintenant", ajouta-t-il avec dédain, je vous en donne trois batz, et encore il vous faudra l'écorcher. "Il me semblait que c'était moi qu'on écorchait. Je regagnai

lentement mes foyers, la marte fut défonillée et sa peau étendue sur une planche pour la faire sécher. A la fin de l'automne je la déclarai pour m'en confectionner un bonnet ; je trouvais flatter de porter un bonnet de marte, souvenir de mon adresse. Il me fallut encore renoncer à cette illusion. Les teignes (*V. Papilion du lura* Pag. 19) avaient labouré la fourrure de tous les sens et les poils s'en détachaient comme les graines floconneuses des dents de lion emportées par le vent. — C'est ainsi que de déception en déception j'apprenais à connaître les martres, les fourrures, l'art d'empailler et bien d'autres choses encore. Dès lors aussi, en parcourant les bois, je ne tirai pas un coup de fusil sans songer à mon prochain et aux caniches. Tous les chasseurs peuvent-ils en dire autant ?

L. Faure.



Marie Favre del. et lith.

Les Champignons comestibles par L. Faure.
Chez J. Bandox, éditeur. — 1^{re} vol. 4 fr. 2nd vol. 3 fr. 1^{er} 2nd 3rd